

Libération



Paul et Alina, entre séduction et maladie gastrique. PHOTO DR

ROUMANIE À NU

MINIMALISME Un cinéaste roumain drague son actrice et se dérobe, à l'instar d'un film sans esbroufe et revendiquant l'ordinaire.

MÉTABOLISME (OU QUAND LE SOIR TOMBE SUR BUCAREST) de CORNELIU PORUMBOIU 1h29.

On ne se laissera pas aller à employer de grands et gros mots, comme «phénomène», «tendance», voire «tendance lourde». Tout juste se bornera-t-on à relever que, parmi les films de jeunes cinéastes parus en salles ces dernières semaines qui nous auront un peu séduits et étonnés, un certain nombre, bon nombre même, suivait la pente esthétique d'un semblable minimalisme soustractif: une certaine propension à ausculter l'ordinaire et la banalité du quotidien de très près, à défalquer de leurs fictions les signes les plus apparents d'appartenance à un genre, comme pour mieux y laisser l'imaginaire du spectateur y faire son lit.

Avatar. Après notamment le splendide thriller dépourvu d'intrigue du Brésilien Kleber Mendonça Filho (*les Bruits de Recife*) ou le «film d'horreur sans

Les deux titres accolés l'un à l'autre *Métabolisme (ou quand le soir tombe sur Bucarest)* couvent une quinzaine de plans séquences à la forme anémisée, comme prostrée et sujette à un désastre susurré, une forme ulcéranche de désespérance très locale. Des scènes désinvesties par le montage et toute forme de tension dramatique, filmées en scope et en plan moyen, temps morts toujours plantés dans des espaces intermédiaires (véhicules, halls d'hôtels et antichambres), où l'on assiste aux attermoissements placides d'un réalisateur.

Evaporation. Un avatar narquois de Porumboiu qui, plutôt que de terminer son tournage, préfère se dérober dans une aventure avec son actrice (qu'il séduit, c'est original, en lui professant un cours de théorie filmique) et une maladie gastrique – peut-être imaginaire, mais rien n'est moins sûr.

Au gré des échanges de considérations vécues du couple et des répétitions en chambre d'une scène qui perd toute finalité à force d'être décomposée, le film finit par égrener l'une des vérités

cardinales recouvertes par son aridité de surface en citant négligemment Antonioni, et en particulier *l'Avventura* et *Blow Up*. Soit le point d'origine de cette lignée du cinéma moderne qui s'écrit par le retranchement, l'évapo-

Une satire sociale où la société roumaine post-totalitaire n'apparaîtrait jamais qu'estompée. Une farce au comique si insidieux et coupant qu'il tétanise le rire.

horreur» berlinois *l'Etrange Petit Chat*, de Ramon Zürcher, voilà que le plus facétieux des jeunes cinéastes de Bucarest, l'un des deux ou trois plus doués aussi, Corneliu Porumboiu, foment la fiction d'un tournage sans rien laisser deviner du film qui se tourne. Une manière de satire sociale où la société roumaine post-totalitaire n'apparaîtrait jamais qu'estompée ou surcadrée au fond du plan. Une farce au comique si insidieux et coupant qu'il tétanise le rire plutôt qu'il ne le fait éclater. Un précis réflexif de mise en scène de cinéma, qui se refuserait pourtant à avoir jamais recours à sa grammaire.

ration, le débordement du sens dans la confusion organisée des signes scrutés de trop près.

Souvent, déjà, dans les précédents films de Porumboiu, la caméra elle-même se dérobait, s'effaçait au profit d'une autre. Ici, son appréhension malicieusement antispectaculaire d'un mirage réel désaffecté cédera place, dans une forme facétieuse de climax, à celle d'une endoscopie, surgissement soudain de l'image numérique qui envahit l'écran de ses vues éloquentes de conduits et d'humeurs bilieuses – du cinéma comme art de la fouille au corps.

J.G.